

On raconte qu'à Trois-Rivières, l'évêque Laffèche est arrivé à l'heure de l'ouverture à un poll, où se trouvait déjà, à la porte, un électeur qui attendait.

L'officier rapporteur, un bon bleu, dit à l'homme :

— Laissez donc passer Monseigneur ?

— Pourquoi cela, répondit fièrement le canadien. Ici nous sommes au poll, je suis autant que lui, qu'il attende son tour.

Et le vieil autoritaire ne dit rien, mais pensa que les temps sont changés !

Maintenant que le gouvernement a une majorité d'une trentaine, rien ne l'empêche de mettre hache en bois et de bûcher le conseil.

Le peuple s'attend à quelque chose dans le sens de la réforme de l'éducation.

M. Marchand n'a qu'à se laisser aller.

Qu'il fasse signer un round-robin et il aura l'approbation de tous ses partisans et de tout le public en dehors des hypocrites.

Inutile d'attendre plus longtemps, le moment est bon, l'instant est propice.

Les curés ne crieront pas plus pour cette rognure de leur pouvoir éducationnel qu'ils ne crient aujourd'hui pour leur décadence politique.

Nous ne disons pas à M. Marchand qu'il aura notre support s'il fait cela. Il nous a prévenus qu'il ne voulait pas de nous.

Mais nous aurons au moins la joie de pouvoir dire que les libéraux ont fait quelque chose à Québec.

Mercier avait restitué les biens des Jésuites.

Que M. Marchand rende ceux des pères de famille ; ça vaudra mieux.

Pour nous, ce sera la pierre de touche à laquelle nous essaierons notre nouveau chef.

VIEUX ROUGE.

SERENITE

Celui qui pourrait exposer les multiples raisons qui ont poussé la Province dans la voie du libéralisme, d'une façon si persévérante, et si enthousiaste, serait un bien habile homme. Si habile, même, que nous devons renoncer à le voir et surtout, à l'entendre. Nous ne rechercherons donc pas les causes complexes qui, depuis quelques années, ont produit une modification si radicale dans notre population.

Sans prétendre donner à notre organe une importance capitale, nous avons la fierté de constater que c'est grâce, pour beaucoup, aux invincibles guérillas du *Canada-Review* et du *RÉVEIL*, que notre bon peuple a pu s'engager dans la voie du libéralisme, voie dégagée de toutes les embûches du castorisme, au prix de nos efforts persévérants autant que désintéressés,

Le peuple a jeté son cri. Ce cri, vigoureux et mâle le 23 juin dernier, a été formidable mardi. Ces deux élections, qui ont réduit en poussière un parti naguère puissant, ont une signification à laquelle nul ne se trompe. Elles prouvent que le peuple est las d'obéir au caprice, las de subir l'arbitraire, las d'être un instrument servile, lui qui peut dicter sa volonté.

Et cette lassitude est d'autant plus marquée que ceux qui ont jamais dicté leurs ordres avec arrogance toujours, avec violence quelquefois, s'étaient tenus cette fois dans une sage réserve. En effet, on ne peut rien reprocher au clergé relativement à son intrusion dans les questions électorales ; et il convient de reconnaître que durant cette importante campagne électorale, à part une ou deux sottises isolées qui ne peuvent retomber que sur leurs maladroits auteurs, le clergé a eu une attitude réservée et digne que nous sommes les premiers à reconnaître et dont nous lui savons gré.

Loin d'exploiter le triomphe libéral au profit des idées que l'on nous prête généralement, c'est-à-dire au lieu de crier, avec certains sots : le clergé est mâté ! nous nous réjouissons d'avoir constaté l'impassibilité et la sagesse de ce clergé. Pour une fois, la volonté populaire s'est librement manifestée ; le clergé n'est pas intervenu